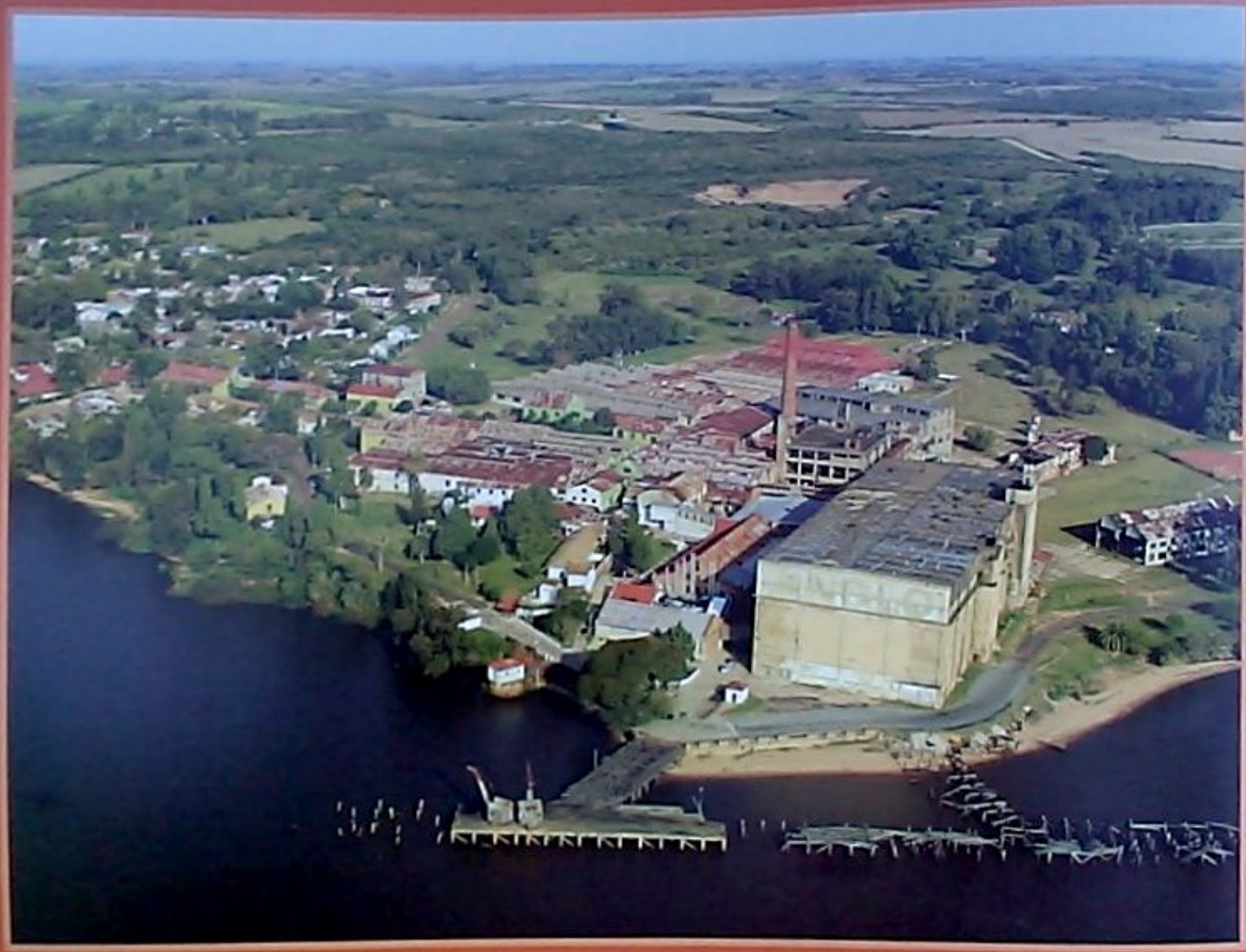


Fray Bentos, Uruguay : le port de la firme Liebig

Fray Bentos : une cité ouvrière de l'industrie de la viande (Uruguay)

René BORETTO OVALLE
Correspondant TICCIH en Uruguay

Comme on le sait, dès le milieu du XVII[e] siècle, l'industrie de la viande s'implanta dans une vaste région du bassin du Río de la Plata, du fait de l'abondance des troupeaux de bovins. Ce phénomène peut être analysé de différents points de vue, et nous le ferons aujourd'hui compte tenu des différentes formes et ressources utilisées par l'industrie pour fixer la main-d'œuvre dans son environnement immédiat, mais aussi comme une conséquence des processus socio-culturels générés parallèlement à ce développement particulier d'une industrie agroalimentaire.

Cette industrie fut le résultat d'une démarche visionnaire, celle du Gouverneur espagnol Hernando Arias de Saavedra (Hernandarias), qui, dès 1602, importa et enracina l'élevage des bovins dans différents lieux, afin de fixer les nouveaux venus et sédentariser les populations indigènes. Cent ans plus tard, des troupeaux immenses peuplaient cette région fertile. Leur soin et leur reproduction en revinrent d'abord aux Portugais, excellents éleveurs, et plus tard aux Jésuites du Paraguay qui comprirent à quel commerce lucratif ils pouvaient désormais s'adonner.

Pendant cette période assez courte d'à peine un siècle et demi, la facilité relative de l'exploitation intensive des bovins conduisit à une vaste diversification de son utilisation. Devant l'invraisemblable abondance de cette gigantesque réserve produite par l'action humaine, n'importe qui, dans une concurrence effrénée, pouvait puiser dans cette ressource apparemment inépuisable, selon ce que les techniques et les investissements d'alors pouvaient permettre. Ainsi, des tâcherons qui n'avaient même pas besoin d'installations pour cela, tuaient des milliers de bêtes pour en extraire seulement les cuirs et un peu de viande à saler (le *tasajo*), dont ils approvisionnaient les équipages des navires et par la suite les plantations de café, de canne ou de coton, pour nourrir les esclaves.

Dès le XVII[e] siècle, ce que l'on appela l'industrie de la salaison, qui utilisait la viande, le cuir, le suif et la corne, démarra donc au Río de la Plata, et souleva l'intérêt des commerçants de plusieurs pays. Une ère nouvelle et florissante commença et qui dura jusque la première décennie du XX[e] siècle. La demande croissante en viande salée et les centaines de milliers de cuirs envoyés en Europe firent de la région le centre névralgique d'une industrie qui se perfectionna rapidement et adopta une technologie, essentiellement venue d'Angleterre, grâce au développement de la navigation transatlantique, qui améliora considérablement les méthodes de conservation de la viande et augmenta le niveau de consommation des populations européennes.

Dans cette optique, la viande, non seulement devint une matière première avec de nombreux sous-produits exportables, mais de plus, les investissements, avec l'appui et la participation des gouvernements locaux, favorisèrent d'autres secteurs tels que le transport (le chemin de fer, les lignes fluviales) le bois et l'alimentation, les textiles, etc.

Les commerçants impliqués dans les *saladeros* (saloirs) devinrent rapidement de puissants propriétaires fonciers. Ils s'emparèrent des activités les plus lucratives et pour couronner le tout, devinrent des hommes politiques de premier plan. Ils marquèrent directement ou indirectement, les caractères du développement local. La main-d'œuvre qu'ils avaient sollicitée et fixée près de son lieu de travail devint une clientèle politique et un volant de votants.

Le fait de garder les travailleurs à proximité, conduisit également à gérer cette structure sociale à d'autres fins, telles que la disponibilité d'électeurs pour les politiciens ou celle d'une clientèle stable et fidélisée pour les entrepôts. Dans certains lieux, on favorisa la colonisation et la création de conditions pour l'installation de personnes ayant plus d'aptitudes et une plus grande culture du travail, comme c'était le cas des Européens. Ceci conduisit à de notables efforts afin d'encourager les migrations, certaines depuis des centres urbains déterminés ou des régions particulières d'Europe ce qui motiva la création de « colonies » ou centres de peuplement à fortes appartenances ethniques et eut pour effet que des régions entières évoluèrent sous forme de villes à connotation culturelle marquée, restée en vigueur jusqu'à nos jours. Des exemples clairs furent l'immigration d'Espagnols du nord, Basques, Français, Franco-Suisses, Franco-Italiens et Allemands. Dans un pays de destination privilégiée comme le fut l'Argentine, on estime qu'entre 1857 et 1940 plus de 2 millions d'Espagnols ont émigré, principalement à partir de la Galice et du Pays Basque, cette dernière, région à l'ouest des Pyrénées, partagée entre la France et l'Espagne.

Au sujet des villes industrielles, selon le Dr María M. Lupano (2004) et d'autres,

> « Ces colonies se caractérisèrent par leur structuration autour des usines où l'on traitait les matières premières provenant de vastes zones environnantes. Ce modèle fut utilisé, de préférence, par les industries liées aux ressources naturelles (sucreries, moulins, chais et celliers, etc.) et les industries extractives (fours à chaux, cimenteries, etc.) à cause de la proximité avec le lieu où on trouvait le produit à élaborer. Pour une meilleure utilisation de la force de travail, les usines situées dans les zones peu peuplées ou avec de très petites populations et en l'absence d'un marché du travail préalable, durent en créer un, l'organiser et le fixer grâce à la construction d'un village. Ce type de structure urbaine – étroitement lié à un processus de production – peut se rencontrer principalement dans notre première phase de développement industriel – à partir de 1880, et dans certaines entreprises manufacturières comme, par exemple, l'industrie de la viande ».

Cependant, il n'est pas possible d'observer et d'étudier le phénomène des implantations industrielles uniquement en raison de l'intérêt de l'industrie. Les situations étudiées dans la région du Río de la Plata, où ces foyers urbains devinrent rapidement des villes ou d'énormes quartiers périphériques, répondirent également à des circonstances sociales et économiques propres à une croissance explosive de l'Uruguay et de l'Argentine du fait de l'attrait que représentaient les emplois dans le large éventail de la production agricole.

Par exemple, l'Uruguay de la fin du XIX[e] siècle eut ainsi des caractéristiques économiques qui le singularisèrent dans le contexte de l'Amérique latine. Il produisait des aliments – de la viande – et satisfaisait aux besoins fondamentaux de l'homme, chaussures et habillement avec le cuir et la laine. Ses marchés extérieurs s'étaient diversifiés plutôt que de tendre à la dépendance vis à vis d'un seul acheteur. Le Brésil et Cuba consommaient son *tasajo*; la France, l'Allemagne et la Belgique, sa laine et la Grande-Bretagne, la Belgique et les États-Unis, ses cuirs. L'Europe en achetant des marchandises qu'elle même produisait fit que l'Uruguay put bénéficier d'un différentiel élevé.

Cependant, on sait que l'édification d'une ville construite ex professo par une entreprise ou le fait de favoriser la localisation de la masse ouvrière à proximité du lieu du travail industriel, ne furent pas une idée originaire d'Amérique du Sud. Du fait de la diversité des besoins des entreprises dans la région du Río de la Plata, la mise en place, la composition et la disposition des secteurs de service furent décidés par les entrepreneurs, donnant lieu à ce que chaque noyau résidentiel ait ses propres caractéristiques.

On appliqua en certains endroits, là où les philosophies dominantes prônaient le contrôle des masses travailleuses, les idées de planification sociale et même de la relation hiérarchique au sein de l'entreprise concernant l'emplacement et la distribution des logements et de quelques services préférentiels.

Mais ce ne fut pas partout que les entrepreneurs favorisèrent, ou facilitèrent, par la question du logement, des conditions de vie décentes pour leurs travailleurs. Dans certains cas, on releva l'intention paternaliste de protection et de mise en œuvre de fonctions et actions bénéfiques pour le noyau social, par la dotation de services de base, de centres de loisirs et de divertissement, d'éducation et de formation, etc. Ils se différencient nettement, alors, des sites et espaces d'activités pour les propriétaires et le personnel d'encadrement.

Malgré cela, il faut reconnaître que cette constitution et réglementation des activités des travailleurs et leurs familles étaient à l'évidence une tentative de contrôle du temps de loisir et permettaient aux propriétaires et au personnel de surveillance de savoir à tout instant où était et ce que faisait le travailleur. Cette manipulation de la main-d'œuvre ouvrière visait également à assurer le transfert générationnel de ce qu'il était nécessaire d'apprendre et était requis, de la part des travailleurs vivant là avec leur famille, pour le travail de l'usine: leurs enfants devenaient les futurs travailleurs, ce qui bénéficiait à la compagnie. Le contrôle au sein de l'entreprise fut manifeste, en s'appuyant sur les moyens de suivi administratif et de production ; en dehors de ces plages horaires, la vie du travailleur fut régie par les directives et règlements particuliers autour de l'occupation du temps libre.

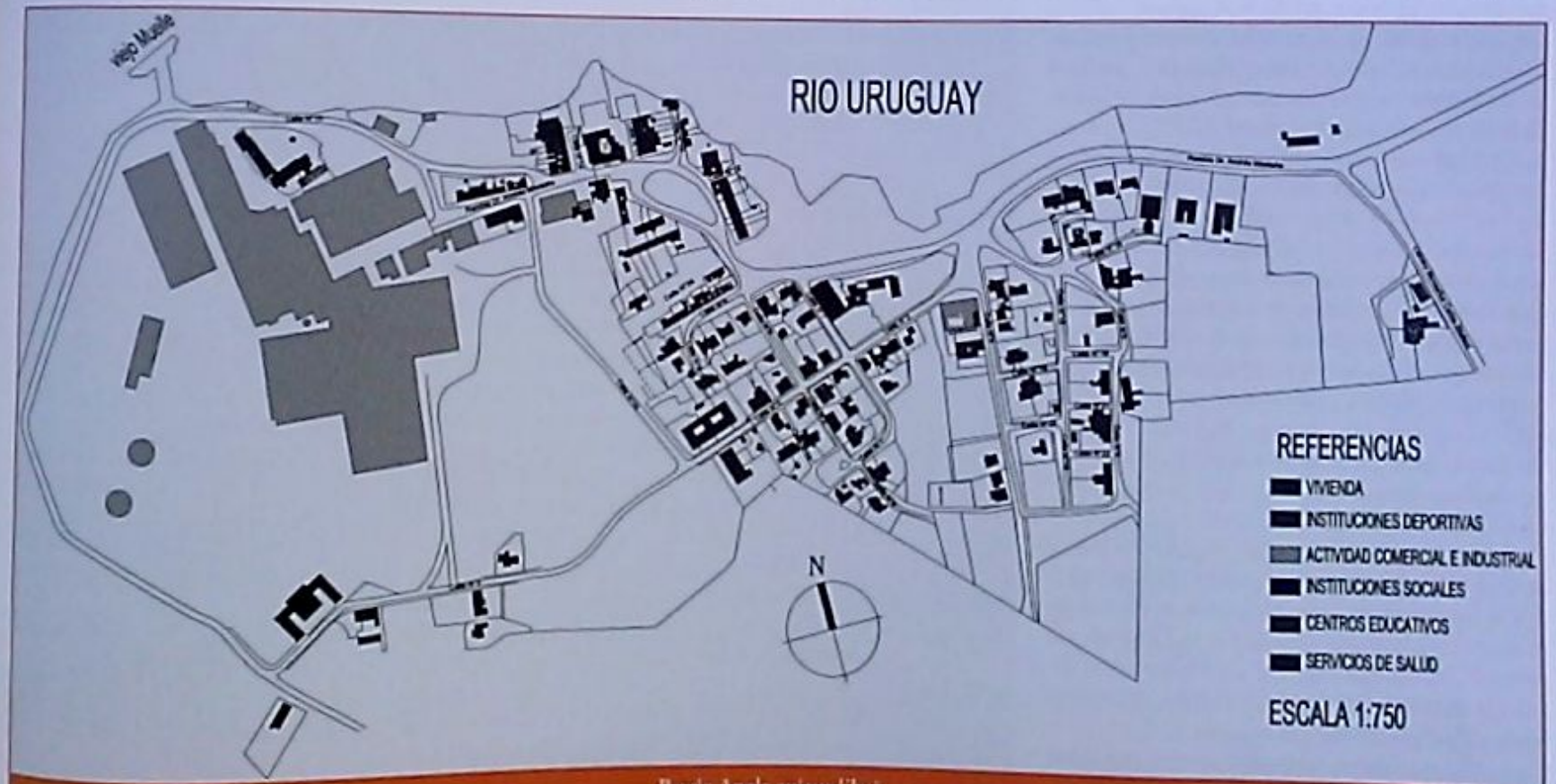
1. Le cas de Fray Bentos, Uruguay

Dans une zone située juste au sud-ouest de l'emplacement où une société d'investisseurs uruguayens et étrangers fondèrent, en 1859, une petite colonie appelée Villa Indépendencia, sur les rives escarpées du fleuve Uruguay, la présence d'un port naturel et de bonne profondeur, incita à la création d'une entreprise qui devait acquérir par la suite une importance capitale.

L'entreprise commerciale qui acquit ces terre imaginait faire une bonne affaire en encourageant l'éclosion d'une ville avec « un beau port de mer » – comme aurait dit l'Allemand Augusto Hoffmann, idéologue de la Fondation – puisque l'endroit avait été choisi en fonction des activités de centaines de bateaux qui trouveraient là un abri et des conditions optimales de sécurité.

La micro région qui nous intéresse a pour axe géographique le fleuve Uruguay, lequel, en outre, tient lieu de frontière politique et territoriale entre l'Argentine et l'Uruguay. Depuis le milieu du XIX[e] siècle, il se développait une activité très importante, en raison de la richesse en bétail et la présence de petits saloirs, des établissements industriels de petite et moyenne envergure pour saler et vendre la viande et le cuir. La région s'était aussi peuplée à partir d'importantes *estancias*, immenses exploitations agricoles regroupées dans les mains de quelques propriétaires terriens européens.

Les potentialités commerciales et entrepreneuriales de cette région transfrontalière n'échappèrent point aux hommes d'affaires, investisseurs et acheteurs de matières premières et de produits d'exportation aux aguets. L'un d'eux, l'ingénieur allemand Georg Giebert, fut un pionnier dans l'exploitation de la richesse de la viande bovine. C'est ainsi qu'il encouragea un projet industriel destiné à la fabrication d'extrait de viande à grande



Barrio Anglo aujourd'hui

échelle, selon la formule du chimiste Justus von Liebig, Allemand comme lui. Vers 1863, il obtint de ce dernier l'autorisation d'exploitation industrielle de l'invention.

Les résultats de la première phase industrielle surprirent par leur qualité, et justifièrent l'appel à de nouveaux investisseurs, Belges, Allemands et Anglais. La société *Giebert et Compagnie*, quant à elle fit l'acquisition de 11 381 hectares de terres au sud de Fray Bentos, 6 000 têtes de bovins et 5 000 moutons, pour un investissement de £ 30 000.

Les produits qu'on fabriquait là, en particulier l'*extractum carnis*, trouvèrent des marchés grandement intéressés en Europe avec des clients tels que les hôpitaux et les armées et peu à peu, la population civile. En décembre 1865, ceci conduisit au développement de l'entreprise du nom de *Liebig's Extract of Meat Company Limited* (LEMCO).

La grande croissance qui s'ensuivit modifia tous les espaces : à l'intérieur des installations industrielles, où l'on construisit de nouveaux espaces de travail et de nouveaux entrepôts, des hangars pour le stockage d'engrais, d'énormes réservoirs d'eau avec leurs filtres de purification et de nouvelles machines pour appuyer les procédés industriels de séchage et de conditionnement des viandes salées, de sciage et préparation des os, de pressage des résidus de viande, etc.

2. La construction de la ville ouvrière de Fray Bentos

Cependant, à moins de deux kilomètres, la petite Villa Independencia grandissait. La compagnie Liebig devait s'assurer la disponibilité de ses travailleurs, d'autant que la situation politique tumultueuse qui sévissait dans la région, avec des soulèvements et des guerres intestines, diminuait le nombre d'hommes aptes à s'occuper des travaux agricoles.

Cet exemple est intéressant car l'appropriation du territoire, la mise en œuvre et la planification des espaces industriels commença ex nihilo. Il s'agissait d'un projet complètement nouveau, conçu et mis au point en relation directe avec le bétail, matière première de base, envoyé vers un espace stratégique pour le traitement et l'expédition des produits obtenus moyennant le système le plus commode et rapide : le transport fluvial et maritime.

Des éléments essentiels furent mis en jeu pour l'exploitation d'une ressource, la viande, qui, bien qu'abondante, nécessitait la mise au point d'un processus contraignant, faisant converger en un seul endroit ces ressources utilisables grâce à la technologie, via un port en eau profonde, très accessible, situé à une centaine de kilomètres de l'estuaire du Río de la Plata. Le port fut le « nœud gordien » stratégique pour l'action industrielle. Tout tournait autour de lui : les bateaux apportaient des produits tels que le sel et le coke, les machines, les matériaux de construction, le bois, le fer, etc. Le personnel permanent nécessaire débarquait sous la forme de techniciens, de main-d'œuvre, investisseurs, acheteurs, journalistes et chroniqueurs de renommée mondiale, etc.

L'entreprise ne laissa pas de place pour des actions dont elle n'aurait pas été à l'origine et veilla à éviter une croissance désordonnée. L'abondante documentation qui a été préservée permet de savoir que le département d'ingéniérie de la Société Liebig dirigeait complètement la planification des espaces dans le village ouvrier proprement dit jusque dans les plus petits détails ainsi que dans les établissements ruraux en propre ou loués, d'où provenaient les bovins. Ce n'est donc pas sans raisons qu'aujourd'hui encore, ce conglomérat d'actions humaines sur un territoire donné est considéré comme un exemple majeur de création d'un paysage culturel et industriel.

3. Le quartier ouvrier comme stratégie industrielle

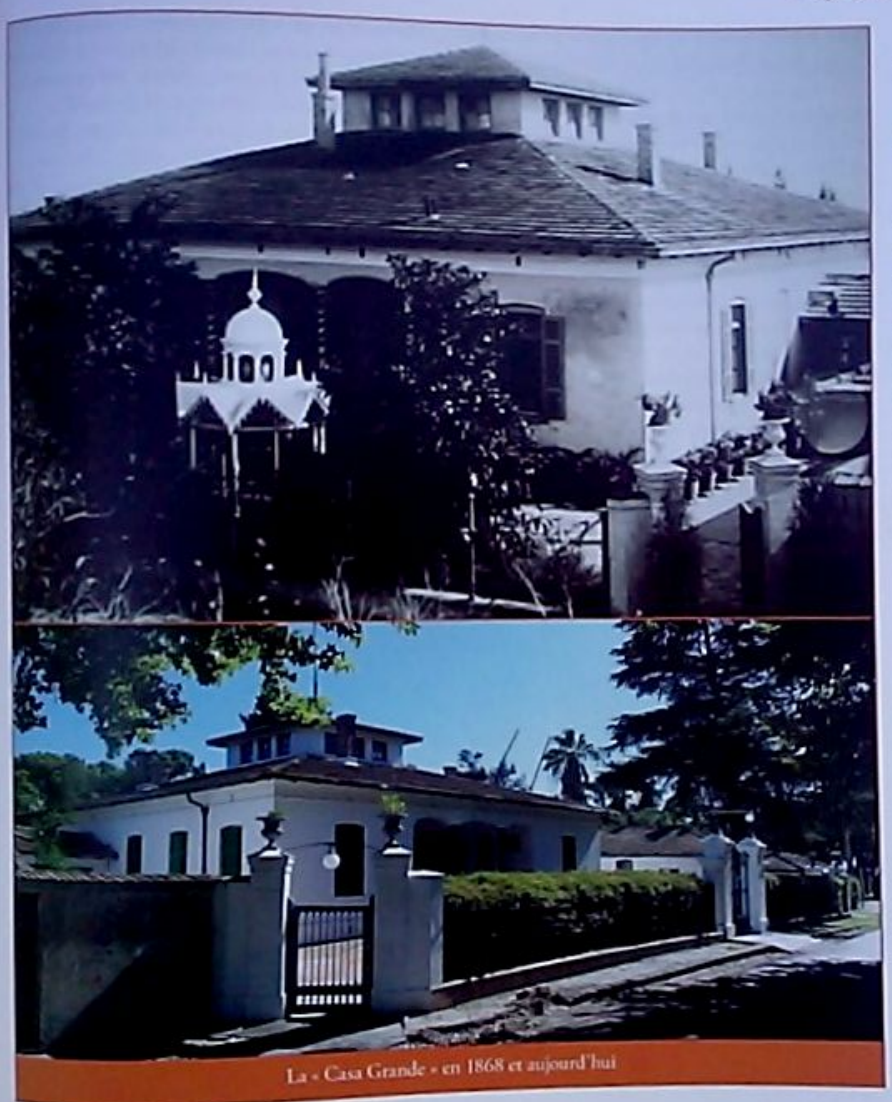
Dès le début de l'activité de l'établissement Liebig, son promoteur pensa à la création d'une « colonie allemande » et favorisa l'immigration de nombreuses familles de ce pays-là. Plusieurs de ces immigrés, quelques Anglais et des Ecossais étaient des techniciens qui pouvaient interpréter et diriger le processus industriel, pour la première fois en dehors d'un laboratoire, ce qui conduisit à inventer et à adapter un système industriel avec un ensemble de machines spécialement conçues et planifiées par l'ingénieur Giebert, construites par *McClelland & Millwall* à Glasgow.

Selon les documents relatifs au village ouvrier : « Il y a quatre-vingt maisons meublées avec tout le confort pour les travailleurs.... en conséquence (la société Liebig) dispose toujours du nombre d'opérateurs nécessaires lorsque commencent les grands abattages en décembre. Ils sont d'une ampleur dont l'Allemagne ne peut se faire une idée, puisque l'établissement abat, tous les jours, de 1000 à 1500 bovins ».

4. La naissance du village ouvrier : la *ranchada* est planifiée et construite

La conséquence immédiate de l'augmentation de la production et de la croissance de l'industrie, fut l'occupation du territoire environnant où se construisirent pour les ouvriers célibataires de grandes maisons communes et quelques maisons plus confortables et bien situées sur une hauteur surplombant la rivière, pour le personnel technique ou d'encadrement. La porte de la grande entrée de l'établissement, qui le séparait de l'espace voué au logement des travailleurs, était une imposante structure de briques qui ressemblait à un énorme château féodal.

Une partie du personnel s'installa aussi à proximité de la Villa Independencia, dans un espace séparé, car il était nécessaire de délimiter une « route d'entrée principale » longeant le fleuve. La frontière naturelle avec la ville était constituée par le ruisseau Laurel équipé d'un pont et d'un poste de contrôle qui gardait l'entrée de la propriété.



La « Casa Grande » en 1868 et aujourd'hui

Un autre exemple de constructions importantes de cette première étape, est ce qui fut désigné comme la Grande Maison ou Maison des Gérants.

5. La grande maison

Grâce à son emplacement dans un espace surélevé d'où on pouvait voir, en un seul coup d'œil, le fleuve et ses bateaux, l'usine et le quartier des travailleurs, la présence de la hiérarchie était évidente. Le manoir à l'architecture remarquable, avec une partie centrale pour l'habitation et deux ailes où se situaient le personnel de service dans l'une et des visiteurs occasionnels dans l'autre, fut construit à partir de 1868 par le premier directeur, l'ingénieur Georg Giebert. Lupano dans son travail d'identification des typologies des maisons dans cet espace, les compare aux fazendas brésiliennes également désignées par le terme « grandes maisons ».

En 1877, un visiteur occasionnel laissa une description précise:

« La maison se compose de deux étages, le rez-de-chaussée est destiné uniquement au service ; on y trouve tout ce qui est nécessaire, depuis la salle pour le bain russe ou les bains de vapeur et des calorifères pour chauffer les pièces supérieures, jusqu'à la machine pour faire des glaçons ; depuis les installations les plus utiles et confortables jusqu'à la pièce pour le lavage du linge de maison au moyen d'eau courante, le tout construit à partir des systèmes les plus perfectionnés. L'étage supérieur est agencé de manière très confortable et équilibrée, ses murs intérieurs sont revêtus de peintures à l'huile, dans le pur style pompéien, ils sont d'un bel effet et tout particulièrement la salle centrale, parfaitement bien éclairée et dont la toiture est en partie soutenue par des colonnes en fonte bien modelées, d'un effet magnifique. La maison est entourée d'un très beau jardin anglais, sur un terrain en pente, ce qui a contribué à accroître considérablement son effet. Il n'y

manquent ni les pots de fleurs les plus jolies ni les plantes les plus rares d'Australie et l'Europe, qui sont habituellement cultivées avec le soin que l'on sait dans les propriétés des environs de Montevideo. De plus, la maison dispose d'un grand verger et d'un jardin potager pour l'usage de la famille du gérant, et le tout est tenu avec beaucoup de soin. »

Dans le cadre d'une croissance permanente de la production, il fallait créer un quartier ouvrier en tant que tel, que l'on désigna par le terme de *ranchada* ou *rancheria*. On y relève différents types de logements, appelés *cuartos* ou édifices communautaires, destinés aux ouvriers qui travaillaient dans des sections spécifiques telles que les « ouvriers de l'ingénierie », « les travailleurs de la plage », « les hommes des moulins », « les ouvriers de la fabrique d'extraits », « les pompiers », etc. Ce type de construction démarra aux environs de 1885 dans un secteur qui fut désigné par La Pandilla et se développa par étapes successives en 1889, 1900 et 1906. Une sorte de tour de guet équipée d'une cloche dominait les bâtiments de l'usine, pour appeler les ouvriers au travail. A la fin, une planification pour le village devint nécessaire, surtout quand il commença à se développer en parallèle à l'intensification du travail de la société. Il a fallu alors ajouter un lieu physique avec l'administration et les services connexes.

6. Les maisons ouvrières

Les maisons étaient de taille modeste à l'origine, comme on peut le voir sur les plans les plus anciens et elles durent être adaptées, rénovées et agrandies en raison de la croissance démographique de la famille qui y était installée. En 1902, on voit des extensions ou modifications dans 26 % des constructions et, en 1905, des changements se produisirent dans 60 % d'entre elles. De plus on construisit ce qu'on appela « les habitations de célibataires », espaces de 50 mètres par 6 mètres destinés au logement communautaire d'ouvriers, avec des toilettes installées à l'extérieur.

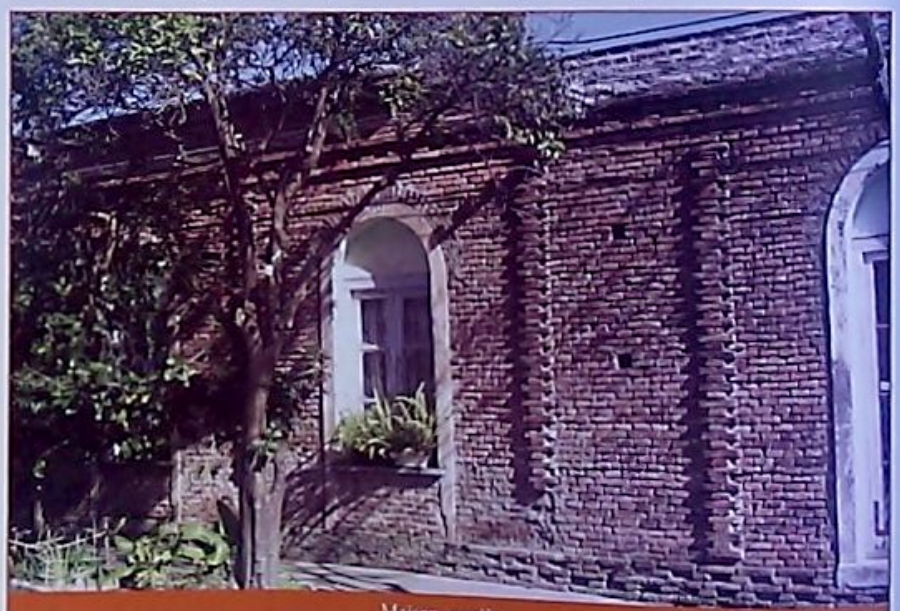
Les maisons étaient attribuées aux travailleurs chargés de famille, moyennant un loyer modeste qui incluait la consommation d'énergie électrique et qui se déduisait des salaires ; l'eau potable – traitée dans l'usine même – n'était pas facturée.

Quand cela fut nécessaire, l'approvisionnement en matériaux de construction ou en peintures pour l'entretien des maisons se faisait par l'usine.

En ce qui concerne le plan architectural et urbanistique, il semble y avoir une utilisation maximale du site, où la géographie imposa ses contraintes aux techniciens. Alors qu'au sein de l'usine, le fil conducteur de la structure industrielle était le chemin vers le port, dans les quartiers des ouvriers, les maisons étaient situées dans des lots voisins, avec les sentiers et chemins essentiels aux communications logiques comme, par exemple, en accolant l'hôpital au village voisin de l'usine.

Le grand journaliste uruguayen Eduardo Acevedo Díaz, écrit en 1884 :

« ...En sortant de la pittoresque Villa Independencia et à main droite, sur les rives du fleuve, après avoir traversé plusieurs petits ponts sur un court trajet, on aperçoit dans un ravin escarpé, les grandes cheminées et les toits de tuiles rouges ou de zinc du vaste établissement industriel appelé « saloir-Liebig ». Tout près, sur la gauche, on voit une accumulation de logements bizarres et curieux ; si étranges, que de loin, on ne peut pas se prononcer sur ce que l'on voit



Maison ouvrière

réellement. Il y manque de l'ordre architectural et ils semblent être sortis comme de grands et extravagants champignons de la flaque d'eau d'un plateau... De par l'étroitesse des ruelles, tout dans le voisinage se trouve à portée de main. Les habitants peuvent atteindre le « maté » sans trop d'effort, de trottoir à trottoir, partager un caramel seulement en allongeant la bouche, ou envoyer son poing à deux doigts du nez dans les cas extrêmes... A tout cela, il faut l'ajouter la proximité du "saloir Liebig" et le fait très particulier que les hommes qui habitent le hameau sont des ouvriers et manœuvres de l'établissement. »...

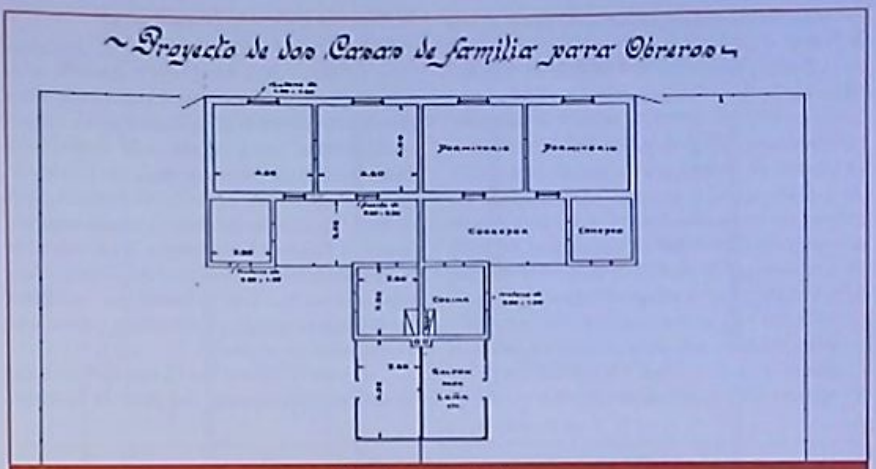
7. Le concept social, prioritaire dans la mise en place

D'après Lupano (1989), le quartier ouvrier de Fray Bentos (désigné maintenant par Barrio Anglo), peut être classé parmi les cas où :

« Les entreprises travaillent avec un schéma personnalisé, dans lequel on tend à privilégier la personne du patron bienfaiteur, en organisant l'établissement comme une grande famille. La principale caractéristique de ce système est la communauté étroite qui est liée non seulement à l'usine, mais qui fait partie intégrante du système social et qui concentre dans un même espace, la sphère de la production et la vie des travailleurs ».

Dans une conception du mode de vie appliquée à l'activité entrepreneuriale, on voit dans la direction allemande de la première étape de le *Liebig's Company*, une véritable préoccupation pour atteindre au bien-être social de l'ouvrier afin qu'il se traduise dans le cadre du travail, par une gestion meilleure et plus productive.

Depuis le tout début (1870) il fut instauré un service médical, le médecin et chimiste allemand Kemmerich fut engagé. Il dispensait ses services aux travailleurs et leurs familles et traitait environ 40 à 50 patients par mois.



Plan de maisons ouvrières

L'éducation fut prise très au sérieux. Vers 1877, la société créa une école au sein même de l'usine qui ensuite fut déménagée dans le quartier ouvrier où, aujourd'hui encore, le bâtiment est occupé par l'Ecole Publique n° 3. En mettant des enseignants à disposition, la société Liebig favorisa l'éducation des travailleurs à partir d'horaires spéciaux en dehors de leurs plages de travail. Le travail des enfants à partir de 13 ans ne fut encouragé que dans la mesure où ceux-ci avaient terminé leur cycle scolaire.

Vers 1880, un groupe musical et d'enseignement instrumental pour les travailleurs et leurs enfants fut créé. Il est à l'origine de la *Sociedad Musical La Estrella*, établie comme entité sociale autonome en juillet 1881. L'ensemble musical donnait des représentations dans le quartier ouvrier, dans la Villa Independencia et se déplaçait le long de la rivière, à l'invitation des villes voisines à l'occasion des fêtes de l'Indépendance. À l'intérieur de l'usine, il se produisait dans les ateliers, insufflant courage et enthousiasme aux ouvriers au travail. On apprend dans le journal « La Campagne » qu'à la fin de l'abattage de 1895-96, l'ensemble musical fit le parcours intérieur du saloir et de ses accords triomphants, il célébra le véritable record des 177 103 animaux abattus.

L'anniversaire de la société musicale se fêtait chaque année en été, dans un espace de l'enceinte industrielle, marqué par une fête populaire de trois jours, les *romerías* ou pèlerinages, où étaient invitées les institutions socio-culturelles des villages environnants. En 1907, sans doute avec l'appui et le soutien de l'entreprise, il se forma un groupe de sportifs dédiés au football et le *Liebig's Football Club* fut fondé. L'entité favorisée à l'usine – précurseur de l'actuel Club Atlético ANGLO – comptait dans ses rangs des employés et ouvriers, dont quelques étrangers. On sait que la promotion de l'activité sportive (football, golf, cricket) visait à habituer les ouvriers à intégrer des normes préétablies, évoluer en équipe et, évidemment, « rompre la barrière » de la

stricte hiérarchisation des tâches et des postes au sein de l'usine.

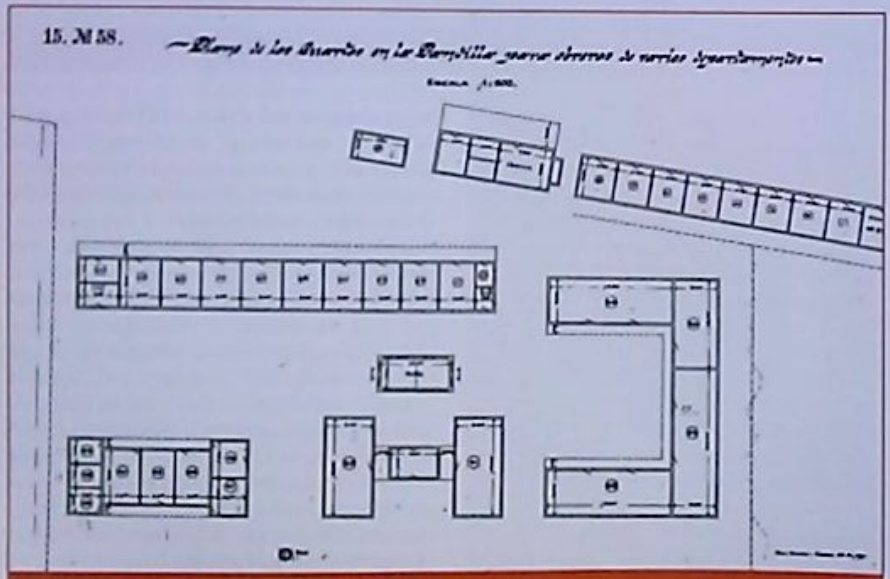
Du fait que, dans la « Maison du Gérant » officiaient le Vice-Consulat d'Allemagne (jusqu'en 1915) et le Vice-Consulat Britannique, l'établissement bénéficia de la présence régulière de visiteurs de marque, que ce fussent les autorités, des politiciens, des journalistes, des historiens, des militaires et des marins. On encourageait également des visites du *Tourist Club de Buenos Aires*. En 1903, un communiqué de presse de Montevideo indiqua, en ce qui concernait le village ouvrier :

> « C'est un beau spectacle qui s'offre au "touriste" : jolies maisons, entourées de jardins, arbres et plantes partout. En bref, un déferlement de vie apparait à la vue de l'excursionniste ».

8. Avec un regard technique actuel

Le Musée de la Révolution Industrielle, en sa qualité d'institution de la municipalité locale qui a permis de promouvoir ce patrimoine social, culturel et architectural, mit à disposition le matériel et la documentation pour faire une étude très élaborée du complexe aujourd'hui appelé Barrio Anglo. A partir de 2004, un accord fut établi entre le conseil municipal local et la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de l'Université de Buenos Aires. L'architecte María Marta Lupano et ses étudiants réalisèrent une intelligente contribution comparative sur logement ouvrier avec d'autres situations régionales.

La mise en œuvre d'une stratégie sur le territoire fut mise en évidence, avec une phase de fondation (logements de type collectif situés à l'intérieur du périmètre de l'établissement industriel, destinés à des travailleurs célibataires ou sans famille) ; une phase d'expansion (maisons pour familles construites à proximité immédiate de l'usine) et une phase de consolidation. La colonie industrielle incluait l'équipement communautaire pour ses habitants (épicerie, boucherie, hôpital-dispensaire, école, club, centre culturel, etc.). Les logements présentaient un vaste éventail typologique et conceptuel : maison du gestionnaire ou administrateur, habitations des personnels technique et administratif, différentes catégories de maisons des employés mariés (contremaîtres ou ouvriers), pavillons ou baraques des machinistes et des célibataires de l'usine, services communautaires.



Maisons de la Pandilla

L'architecte Lupano signale dans ses recherches que ce concept ressemble, du point de vue typologique, à la *senzala* des *fazendas* brésiliennes. En ce qui concerne les maisons unifamiliales, jumelées ou en bandes, elles ont une conception très similaire aux maisons des cités ferroviaires anglaises (murs de briques, toitures très pentues dans un climat qui ne le nécessite pas et peu d'ornementation). Elles disposent d'une cour intérieure et un large terrain au fond, où se trouve l'espace pour la subsistance, tel que jardin potager, verger d'arbres fruitiers, poulailler, etc.

Les logements pour les techniciens et les contremaîtres ne sont pas très profonds, mais ils sont précédés d'un jardin qui concrétise visuellement les hiérarchies. Certains d'entre eux, de type nouveau étaient destinés aux dirigeants (le dernier gérant de l'ANGLO, M. Henry Bateson, vécut dans l'un d'eux). Ils sont plus spacieux et disposent de plus d'équipements. Ils profitent des meilleurs panoramas sur les rives du fleuve Uruguay. Les maisons ont le toit à quatre pentes, avec un porche couvert, des balustrades de bois et avec un espace considérable sur le devant pour le jardin, ce qui embellit la maison et lui donne plus de prix. Selon l'architecte Lupano :

« [...] cette urbanisation renforce l'idée que le séjour de Giebert (le premier gérant de la compagnie) au Brésil, avant de s'installer en Uruguay, a influencé la formation de la colonie : le plan suivi ressemble plus à celui des usines portugaises traditionnelles du territoire brésilien, dans lequel apparaît un haut degré de spontanéité dans la structure urbaine, conditionnée par la topographie ».

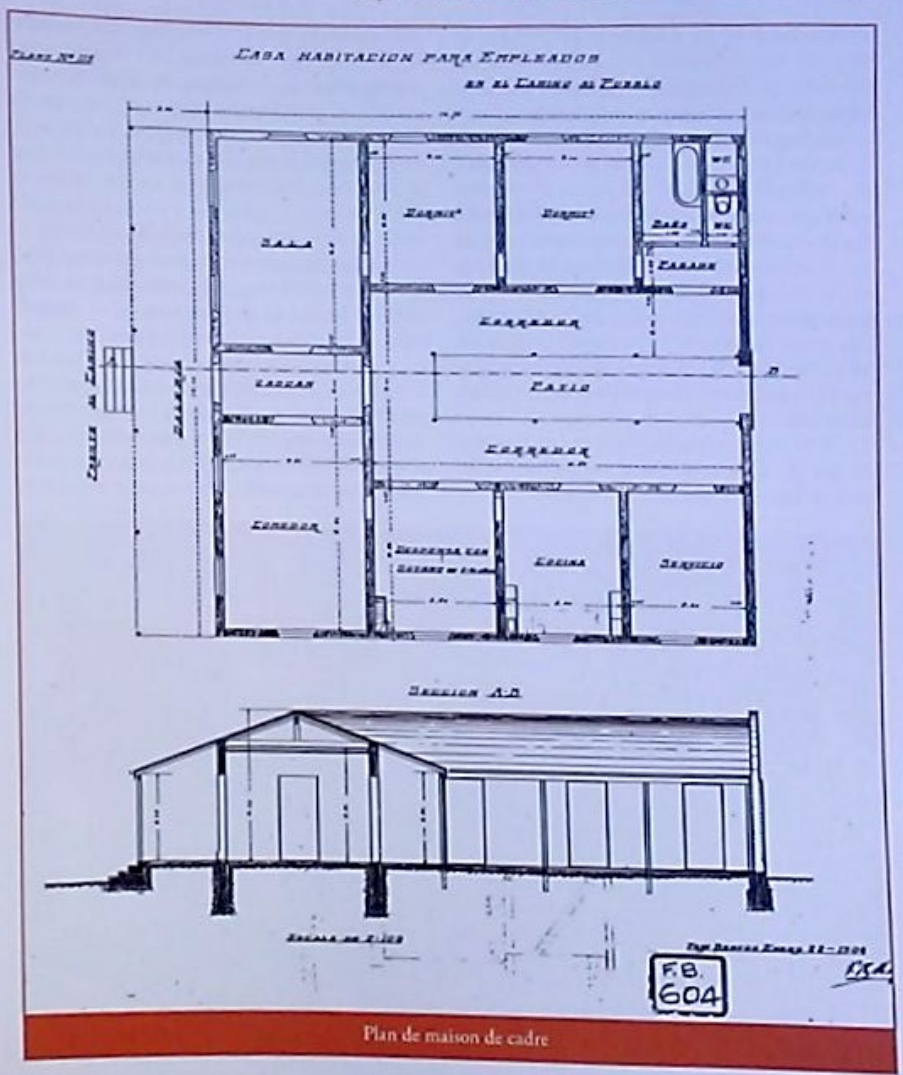
9. Un secteur annexe pour le logement des travailleurs.

Au début des années 1900, un quart de la population de Fray Bentos et ses environs immédiats, était basée dans le quartier des ouvriers. Bientôt, il fallut envisager la construction de logements supplémentaires, ce qui conduisit à planifier une extension de la *ranchada*. Des plans témoignent de travaux imminents, même s'ils n'aboutirent pas dans leur intégralité.

En effet, il apparut plus souhaitable, plutôt que d'investir dans des constructions coûteuses dans le périmètre des locaux industriels, d'utiliser des terres disponibles de la ville voisine. En effet, là-bas Liebig était propriétaire de ce qui s'appelait alors les fermes de Ormachea et Rivara, avec un total de 32 hectares, qui, d'une certaine façon, empêchaient la croissance de Fray Bentos et la continuité de sa trame urbaine.

Début 1913, la société fit don à la ville de cet énorme espace de terrains, où la zone urbaine de Fray Bentos pourrait facilement s'accroitre de 20 %. En effet, lorsque la municipalité put effectivement compter avec ces terres, on poursuivit les lignes directrices des lotissements prévus dans le plan initial du village, aujourd'hui transformé en chef-lieu de département, réalisant un maillage de plus de 30 blocs avec 8 lots de 21m par 42m pour chaque pâté de maisons.

Le personnel de la hiérarchie de l'usine mit au point un astucieux système de coopérative de

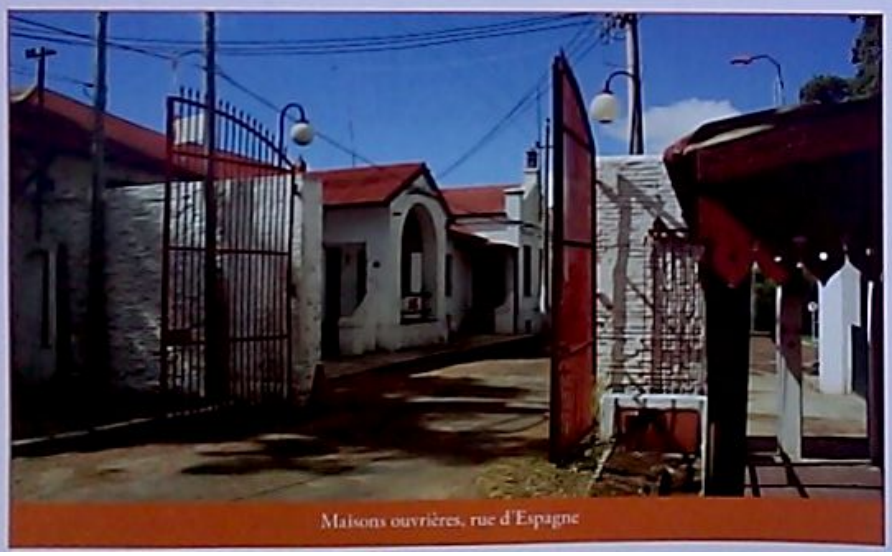


Plan de maison de cadre

construction pour les travailleurs (la première en Uruguay) en construisant les maisons selon les plans de base et chaque fois que deux d'entre elles étaient finies on tirait au sort leur attribution parmi les ouvriers, qui avaient également participé à la construction : le paiement se faisait par des versements très confortables de $ 200 qui étaient directement prélevés sur le salaire. Le centre urbain fut bientôt rapidement parachevé, en même temps que les travailleurs obtenaient une stabilité qui bénéficia à la colonie et à la fixation des familles sur place, attirées par les prometteuses possibilités de l'établissement. Cela permit de résoudre les problèmes de logement pour les centaines de travailleurs sans les éloigner par trop des installations de l'usine (entre deux et quatre kilomètres).

Ce vaste secteur qui émergea en peu de temps, changea la vie de la ville et le comportement des ouvriers. Des modalités liées au transport surgirent soudainement : précaires omnibus pour conduire et ramener les travailleurs et essentiellement augmentation de l'utilisation du vélo. Plus d'un millier de bicyclettes entraient et sortaient de l'usine, obéissant au minutage exact du temps de travail marqué par la sirène du réfrigérateur, dont le son annonçait le début et la fin des travaux les plus importants à sept, onze et dix-sept heures. Ce rythme affecta le comportement de l'ensemble de la population, structurant leurs habitudes, non seulement localement, mais aussi dans les villes distantes de plus de 20 kilomètres, où « le coup de sifflet de l'Anglo » était clairement entendu...

A la sortie de l'usine, une caravane bruyante et interminable de plusieurs centaines de cyclistes suivait la route poussiéreuse. Le bruit effrayant du crissement des chaînes se mêlait aux rires, cris et murmures de ceux qui, peu à peu, quittaient la troupe pour atteindre leurs foyers où les attendaient « la patronne et les marmots » pour déjeuner. Certains prenaient le temps d'apprécier un maté bien mérité ou s'occupaient du vaste potager attenant.



Maisons ouvrières, rue d'Espagne

10. Le quartier ouvrier au fil du temps

L'activité industrielle régie par la société Liebig fut maintenue jusqu'en 1924, puis elle fut poursuivie par le groupe britannique *Vestey* sous l'appellation *Anglo de el Uruguay S.A.*. Une société « Anglo » s'est également installée dans les années 1940 à Pelotas (Rio Grande do Sul, Brésil).

Cette époque dite « anglaise » a apporté quelques modifications au village ouvrier surtout : on l'adapta, en effet, à une augmentation significative du personnel d'origine britannique. Une soixantaine de familles y résidèrent dans la décennie de 1940. Parmi les changements, l'instauration du golf comme sport particulier au groupe de direction. En 1927, le célèbre Dr Allister MacKenzie y conçut un parcours. De même, un court de tennis qui existait depuis 1910 sur le chemin du vieil hôpital connut un regain d'activité. Deux autres courts furent ajoutés à côté du pittoresque bâtiment du club-house (« pavillon du Sport ») sur la façade duquel une plaque de bronze, en 1937, rend hommage au couronnement du roi George VI.

La classe des dirigeants et des administratifs, principalement aux mains des Anglais, occupa les maisons sur la ligne du fleuve Uruguay bénéficiant d'un panorama magnifique et d'une petite plage appelée précisément « la plage des Anglais ». Là, comme ailleurs dans le monde, ils créèrent leur propre espace social avec l'*Anglo Social Club* où les « Créoles », quel que fût leur statut, n'étaient pas admis.

Bibliographie

ACEVEDO DÍAZ, Eduardo, « Notas periodísticas », *Diario El Nacional de Montevideo*, Uruguay, 1884.

BORETTO OVALLE, René, « Historia del Saladero Liebig de Fray Bentos », *Communication pour le Comité Mexicain pour la conservation et le patrimoine industriel*, 1998. http://sesquicentenario.wordpress.com/

BORETTO OVALLE, René, « El barrio Anglo de Fray Bentos, un ejemplo de company town en el Uruguay », 1999. http://letras-uruguay.espaciolatino.com/boretto/barrio_anglo.htm

D'URSEL, Charles, *Sud-Amérique, sejours et voyages au Bresil, à La Plata, au Chili, en Bolivie et au Perou*, Paris, Plon, 1879. B.N.F., http://gallica.bnf.fr.

DAIREAUX, Emile, *Le Tour du monde : nouveau journal des voyages*, Paris, Hachette, 1887. (Voyage à la Plata, p. 205. Fray Bentos : Vue génerale du saloir de la societé d'Extrait de viande de Liebig. Barclay. p. 207. Le goulet du saloir de Fray Bentos). B.N.F., http://gallica.bnf.fr.

FONTPERTUIS, Adalbert, *Les états latins de l'Amérique : Mexique, Pérou, Chili, républiques diverses, Brésil, Cuba*, Paris, A. Degorce-Cadot, 1882. B.N.F., http://gallica.bnf.fr.

FADU-UBA, Buenos Aires, Argentina. « Río Negro : Poblados fabriles de valor patrimonial : el barrio Anglo de Fray Bentos. Su estudio utilizando el Archivo del Museo de la Revolución Industrial ». Extrait de *Patrimonio, ciudad y territorio, Noveno Seminario Internacional Forum UNESCO – Universidad y Patrimonio.* http://www.fadu.uba.ar/sitios/forumunesco/download/abstracts/AreaTematica5.pdf

LUPANO, María Marta, « Fábrica, vivienda y ciudad: Buenos Aires, 1880 – 1930 », Instituto de arte americano e investigaciones estéticas, Seminario de crítica – N° 11, 1989. http://www.iaa.fadu.uba.ar/publicaciones/critica/0011.pdf

LUPANO María Marta; CHEHEID, Paula; VAZQUEZ CHIARELLI, Roxana; FIGUEROA, Carlos, «Patrimonio, ciudad y territorio, Noveno Seminario Internacional Forum UNESCO Universidad y Patrimonio». Buenos Aires, Estilos Gráficos. Morón, 2004.

LUPANO, María Marta, *La gran familia industrial. Espacio urbano, prácticas sociales e ideología – 1870-1945*, Buenos Aires, Edit. Santiago Arcos/Instrumentos, 2009.

PATERLINI DE KOCH, Olga. Université nationale de Tucumán, Argentina. *Pueblos industriales del cono sur Latinoamericano.* Communication au 49e Congrès international des américanistes (histoire urbaine des Amériques), 1997. http://www.equiponaya.com.ar/congresos/contenido/49CAI/Koch.htm

RECLUS, Elisée, *Nouvelle géographie universelle : la terre et les hommes*. vol. 19, Paris Hachette, 1876-1894. B.N.F. http://gallica.bnf.fr

ROBIANO, Eugène. *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud : le Brésil, l'Uruguay, la république Argentine, les Pampas et le voyage au Chili par la cordillère des Andes*, Paris, Plon, 1878, 1 vol., 271 p, in-18. Source : B.N.F. http://gallica.bnf.fr.

TARDITI, Roberto J., « Artículo Génesis de una fracción del proletariado bonaerense : los obreros de los frigoríficos 1880-1920 », 5° Congreso Nacional de Estudios del Trabajo. Convocado por la Asoc. Argentina de Especialistas en Estudios del Trabajo, 2001.